

Prix de l'Abonnement.
 ÉDITION QUOTIDIENNE.
 Par an \$5 00
 ÉDITION BI-HEBDOMADAIRE.
 Par an \$3 00
 ÉDITION HEBDOMADAIRE.
 Par an \$2 00
 Les frais de Poste sont à la charge de l'abonné.

LA PRESSE

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Bureaux de Regie:
 No. 18 Rue St. Gabriel
 MONTREAL
PROPRIÉTAIRES:
 Lanctot, Bouthillier & Thompson

VOL. I, SECOND SEMESTRE. MONTREAL, 2^e SEPTEMBRE 1864. No. 74

FEUILLETON de la PRESSE
 DU 2 SEPTEMBRE 1864.

LE ROI DES BOHEMIENS,
 PAR
PONSON DU TERRAIL.
 CINQUIÈME PARTIE.
 (Suite et fin.)
 IV.

Et il s'exprimait avec l'accent d'autorité que donne la science, et leur montrait la porte d'une pièce voisine. Lady Cecily vint poser ses lèvres fiévreuses sur le front pâle de Roger et jeta à Bolton un regard affectueux.
 " Si vous le savez, dit-elle, je prierai Dieu nuit et jour pour vous, docteur."
 — Et moi, dit Lionel, je vous renouvelle le serment, docteur, d'être toujours le frère soumis et respectueux du fils aîné de mon père."
 Puis tous deux sortirent lentement le visage baigné de pleurs. Alors Bolton alla fermer la porte avec la précaution et la défiance d'un voleur qui ne veut pas être dérangé. Puis il revint vers le lit. Le marquis s'était dressé sur son séant; il avait ouvert les yeux et son regard avait retrouvé toute sa limpidité, toute son intelligence.
 " Eh bien ! lui dit Bolton, avez-vous entendu."
 — Oui, dit Roger; et je vois maintenant qu'ils sont dignes tous deux de mon sacrifice."
 Son regard se porta sur l'écusson de la vieille maison d'Asburthor, qui surmontait la cheminée; puis, de l'écusson, il alla aux portraits de famille qui couvraient les murs. Alors, s'adressant à ces toiles muettes, Roger dit :
 " Pardonnez au pauvre bâtard, au fils de la bohémienne d'avoir un moment occupé la place du maître légitime, d'avoir habité cette demeure qui n'était pas miennne, d'avoir porté le titre et le nom que vous aviez transmis à mon père. Aux âges héroïques, souvent les bâtards des grandes races ont sauvé l'honneur en péril de leurs aïeux; souvent le fils de l'Amour a pris en main la bannière du devoir et restauré l'écusson, dont les couleurs menaçaient de se ternir. Pardonnez-moi donc, ô vous les Asburthor des siècles éteints, ancêtres dont le nom ne m'appartient pas, mais dont le sang coule dans mes veines. Je vais remettre en des mains légitimes la vieille épée de notre race, et cette fortune immense qui fut toujours si noblement employée."
 Roger parlait d'une voix émue mais ferme et Bolton pleurait.
 " Mon vieux ami, lui dit-il, maintenant que j'ai fait mon devoir, donne ton breuvage, je le boirai sans trembler."
 Le docteur alla prendre, sur un guéridon, un gobelet d'argent dans lequel il versa le contenu d'une petite fiole qu'il tira de sa poche, et apporta le gobelet au jeune homme. Roger le prit; sa main ne trembla point, le sourire n'abandonna point son visage, son oeil demeura calme et fier. Il approcha le gobelet de ses lèvres, et le vidant d'un trait :
 " Voici la fin, dit-il; Dieu protège le marquis Lionel d'Asburthor !"
 Puis il retomba brusquement sur son oreiller, les yeux fermés, le visage d'une pâleur livide, les mains glacées. Bolton alla ouvrir la porte de la chambre où Lionel et sa mère attendaient anxieux, et leur dit d'une voix brisée :
 " Dieu sans doute avait de secrets desseins. Capitaine Lionel, vous êtes désormais marquis d'Asburthor, et vous siégerez à la chambre des lords."

neur de son hôtel convertie en chapelle ardente le cadavre du jeune marquis avait été visité par tous les grands personnages du royaume. On avait emmené lady Cecily hors de l'hôtel, dans une ville voisine de Londres, pour l'arracher aux poignantes émotions des funérailles. Un prêtre veillait au chevet du mort; deux hommes se trouvaient près de lui : Lionel, accablé d'un morne désespoir, et le nabab Osmany, délégué du club des *Beaux* qui avait cru devoir rendre ce suprême et dernier honneur à celui de ses membres qui était depuis six mois le lion des trois royaumes.
 Pendant tout la journée, la chapelle ardente avait été visitée par l'aristocratie anglaise; le prince de Galles lui-même était venu en grande pompe, avec les officiers de sa maison, et on l'avait entendu dire en sortant, avec une émotion profonde :
 " Le roi perd un vaillant soldat, la noblesse un digne gentilhomme, et moi je perds un ami !"
 Une larme du prince avait servi de péroraison à cette éloquente et simple oraison funèbre. Derrière le carrosse du prince les portes de l'hôtel d'Asburthor s'étaient refermées. Son Altesse Royale avait été le dernier visiteur amis. L'exposition solennelle était finie, l'heure de la prière silencieuse venait enfin.
 " Monsieur le marquis, dit alors le nabab à Lionel, il faut vous retirer."
 — Abandonner le corps de mon frère ! s'écria le jeune homme, oh ! jamais....
 — Il le faut, dit Osmany; l'usage anglais ne permet pas que les proches parents assistent à cette douloureuse cérémonie."
 Lionel se jeta sur le corps de son frère et le tint longtemps embrassé. Mais Osmany l'arracha à cette étreinte et le conduisit vers la porte.
 " Partez ! " répéta-t-il.
 Lionel sortit étouffant ses sanglots. Osmany revint vers le prêtre et lui fit un signe. Le prêtre s'en alla sans mot dire, et Osmany demeura seul, grave et recueilli, contemplant Roger.
 " J'avais pourtant rêvé pour toi, noble enfant, murmura-t-il, de grandes destinées !...."
 Et comme Osmany prononçait ces mots à voix basse, une porte s'ouvrit et le docteur Bolton entra. Derrière lui marchaient deux hommes qui portaient un cercueil sur leurs épaules; l'un était Samson, l'autre Rhamô, le fossoyeur du cimetière Saint-Gilles.
 Osmany mit un doigt sur ses lèvres, pour recommander à Bolton de parler bas :
 " Tout est-il prêt ? demanda-t-il.
 — Tout, répondit Bolton; les funérailles auront lieu à la tombée de la nuit; le cercueil sera descendu dans le caveau de famille, et les gardiens du cimetière sont tous à nous."
 — Êtes-vous sûr de l'effet de la liqueur que vous avez préparé ?
 — Oui, répondit le docteur; mais il n'y a que moi que puisse l'employer.
 — De telle sorte, dit Osmany, que si vous mourriez ce soir....
 — Le marquis Roger serait bien mort jusqu'à l'heure de la résurrection éternelle dans la vallée de Josaphat."
 Osmany frissonna.
 " Mais soyez tranquille, dit Bolton, je ne mourrai pas d'ici à minuit, et les portes du tombeau fermées sur le marquis Roger d'Asburthor, se rouvriront dans les ténèbres devant Amri, le roi des bohémiens."
 — Allons ! soupira Osmany, faites votre œuvre, en ce cas. Souvenez-vous que vous avez répondu de lui sur votre tête.
 — Oui, dit Bolton.
 Osmany quitta la chapelle ardente. Alors les deux bohémiens s'approchèrent du lit de parade. Le cercueil était en bois de cèdre garni de satin blanc, et un coussin sur lequel était brodé en argent l'écusson des Asburthor, était destiné à recevoir la tête du mort illustre. Les deux bohémiens prirent le corps avec respect; le soulevèrent avec des précautions infinies et le placèrent dans le cercueil que fermaient trois serrures.
 " A présent, dit Bolton aux deux bohémiens, allez-vous-en et ne quittez pas le cimetière, souvenez-vous....
 — Nous nous souviendrons, " répondit le fidèle Samson.

Bolton demeura seul dans la chambre mortuaire. Alors il tira de sa poche un petit flacon d'argent, et le considérant avec émotion :
 " Quand on songe, murmura-t-il, que la vie d'un homme est là dedans : que si je venais à mourir...."
 Il n'acheva pas, et une sueur glacée mouilla son front : un visage austère venait de se refléter dans une glace voisine.
 Un homme était entré dans la chambre mortuaire. Par où ?... Bolton eût été bien embarrassé de le dire. Cet homme marcha droit au chirurgien et lui dit :
 " Vous avez eu tort, docteur, de prendre aussi bien vos précautions en éloignant les serviteurs et les parents du mort, et en vous séparant de votre ami Jean de France."
 Sir Robert Walden ! murmura Bolton qui devina un immense danger.
 — Moi-même, répondit le baronnet avec un calme sinistre.
 — Vous avez pris toutes vos précautions, poursuivit-il, mais vous avez oublié de fermer cette porte."
 Bolton avait posé la main sur la garde de son épée. Le baronnet tira lentement la sienne.
 " Maintenant, reprit-il, il me faut ce flacon ou votre vie; car je ne veux pas que le faux marquis Roger d'Asburthor ressuscite cette nuit."
 Et il marcha l'épée nue sur Bolton, qui n'eut que le temps de se mettre en garde. Ce fut alors une lutte acharnée, effroyable; lutte muette, silencieuse et ne rendant d'autre bruit que celui de deux respirations oppressées, et le froissement de deux lames d'où jaillissaient parfois des étincelles.
 " S'il me tue, pensait Bolton, dont les cheveux s'hérissaient, s'il me tue, Roger est bien mort."
 Et cette pensée terrible redoublait ses forces et son courage; mais sir Robert Walden était un des plus redoutables tireurs des trois royaumes, et il avait juré de tuer Bolton et de briser le flacon.
 Tout à coup Bolton jeta un cri, un cri terrible, un cri de suprême désespoir. Son épée s'était brisée en deux tronçons, et celle de sir Robert Walden s'appuyait sur sa poitrine.
 " Je ne suis pas un assassin, dit sir Robert Walden; mais, aussi vrai que je suis gentilhomme, si vous ne me donnez pas ce flacon, j'use de mon droit : je vous tue !"
 — Oh ! une épée ! une épée ! hurla Bolton qui, bondissant en arrière, se fit un rempart d'un fauteuil et s'accula dans un coin comme une bête fauve. Mon Dieu ! ne ferez-vous pas un miracle, et permettez-vous qu'il meure !
 Lui qui m'a sauvée, lui qui a voulu que je fusse encore belle, lui que j'aime !..."
 Bolton s'empara de l'épée et le combat recommença, plus terrible et plus acharné que jamais.

VI.
 Les funérailles du haut et puissant seigneur, marquis Roger d'Asburthor, membre de la chambre des lords, eurent lieu aux flambeaux, à huit heures du soir, dans le cimetière Saint-Gilles, où la noble race d'Asburthor avait son tombeau. Le cortège avait été imposant; le cercueil, placé sur un char attelé de six chevaux caparaçonnés de noir, avait eu pour escorte toute la noblesse de Londres. Derrière le char funèbre, deux hommes marchaient tête nue : Lionel, le nouveau marquis d'Asburthor, et à sa droite, le plus grand personnage de l'Angleterre après le roi, S. A. R. le prince de Galles, régent du royaume. Parmi les députés du club des *Beaux*, on voyait le nabab Osmany triste et recueilli. Enfin, le chirurgien Bolton suivait modestement à distance. Mais on eût cherché vainement, parmi les assistants le baronnet sir Robert Walden.
 On plaça le cercueil à l'entrée du caveau; les prêtres récitèrent les dernières prières, puis chacun des assistants vint s'incliner devant la mort. Quand ce fut au tour de Bolton, il s'approcha et murmura à voix basse :
 " Sir Robert Walden, Dieu fasse paix à votre âme."

Un homme masqué, enveloppé dans un grand manteau et caché derrière un cyprès, n'avait perdu aucun détail de la cérémonie funèbre. Cet homme vit passer tour à tour Lionel qui sanglotait; Osmany, le front penché; et enfin S. A. R. le Prince de Galles, auprès de qui marchait un jeune courtisan, le jeune duc de Somerset.
 " Est-ce que votre Altesse, dit le jeune duc, a jamais ajouté foi à cette rumeur publique, qui faisait le marquis Roger d'Asburthor fils d'une bohémienne ?"
 Le prince de Galles répondit :
 " Je ne sais pas si le noble marquis Roger d'Asburthor était bohémien; mais ce que je sais bien, c'est que si les bohémiens avaient cette noblesse, cette beauté et ce courage, je les ferais tous nobles quand je serais roi !"
 " Allons ! fit l'homme masqué à mi-voix, voici une parole, monseigneur, qui portera bonheur au roi George IV; et, dès ce jour, je dois tout mon sang à la libre Angleterre."
 Quand l'homme masqué quitta sa retraite, le cimetière était désert. Mais, à la porte, deux cavaliers tenaient en main un de ces fougueux étalons arabes, qui ne peuvent être montés ni domptés que par un cavalier dans les veines de qui ruisselle le généreux sang des fils du désert. Ce cheval était noir comme la nuit; il avait au front une étoile blanche, signe de royauté. Les deux hommes mirent respectueusement pied à terre, présentèrent l'étalon à l'homme masqué et lui dirent :
 " Roi, tes sujets attendent tes ordres."
 ÉPILOGUE.
 La mer gronde au pied de la falaise. Sur la plage, des ombres mouvantes entourent un immense brasier. Le Fowler, armé en course et immobile sur ses ancrées, découpe sa noire silhouette sur le ciel étoilé et la vague écumante. Dans une heure, il va emporter sous d'autres cieux les fils de Bohême, qui attendent sur la plage le signal du départ.
 Au milieu de cette population aux costumes divers, indiquant des professions différentes, un homme vêtu d'un manteau rouge, coiffé de la toque écossaise, que surmonte une plume de faucon, l'oiseau royal, promène autour de lui un regard tranquille et fier, le regard du chef sous lequel se courbe toute volonté. C'est Amri, le roi des bohémiens. Jean de France et Samson sont placés à ses côtés. Le roi fait un signe, et, à ce signe, le silence s'établit, les enfants cessent leurs jeux, les femmes se taisent, et tous les yeux se portent avidement sur le jeune chef.
 " Frères, dit-il, je vous ai tous convoqués ici, car l'heure du départ approche, et le navire que votre roi, muni de lettres de marque au nom du capitaine Black, va commander, lèvera l'ancre aussitôt que nous serons tous à bord.
 " Frères, poursuit le roi d'une voix vibrante et sonore qui domine les mugissements de la mer, frères le Dieu que nous adorons et qui est le Dieu de tous, a placé chaque être dans sa sphère; il a assigné à chaque homme une demeure et une patrie; il a dit à l'aigle : tu planeras dans l'éther que fendra ton aile puissante, et l'éther sera ton royaume. Il a dit à l'homme : tu bâtiras des cités et tu fonderas des empires ! Mais il a dit au bohémien : tu es le fils du désert, et le vent de la liberté soufflait si fort le jour de ta naissance qu'il renversa les piquets de ta tente et souleva une mer de sables sous laquelle disparurent au loin villes et villages. Je t'ai donné le regard de l'aigle et la vitesse du cheval arabe et le courage indomptable du lion. Pareil à la frégate, cet oiseau des mers qui fait une lieue d'un coup d'aile, je veux que tu sois le pèlerin éternel qui se promène, calme et fier, d'un bout à l'autre de l'univers. Tu seras le fils du ciel, pour qui la terre est trop petite; ta patrie sera le monde, et cette patrie n'aura d'autres bornes que les horizons d'azur que je lui ai donnés. Laisse aux hommes ordinaires le soin de créer des cités et de tracer des frontières, et marche ! Tu t'appelles la force, tu t'appelles la vitesse, tu t'appelles la pensée libre et fécondante, marche donc toujours et sans cesse, et que les fils de Bohême soient les rois no-

Un homme masqué, enveloppé dans un grand manteau et caché derrière un cyprès, n'avait perdu aucun détail de la cérémonie funèbre. Cet homme vit passer tour à tour Lionel qui sanglotait; Osmany, le front penché; et enfin S. A. R. le Prince de Galles, auprès de qui marchait un jeune courtisan, le jeune duc de Somerset.
 " Est-ce que votre Altesse, dit le jeune duc, a jamais ajouté foi à cette rumeur publique, qui faisait le marquis Roger d'Asburthor fils d'une bohémienne ?"
 Le prince de Galles répondit :
 " Je ne sais pas si le noble marquis Roger d'Asburthor était bohémien; mais ce que je sais bien, c'est que si les bohémiens avaient cette noblesse, cette beauté et ce courage, je les ferais tous nobles quand je serais roi !"
 " Allons ! fit l'homme masqué à mi-voix, voici une parole, monseigneur, qui portera bonheur au roi George IV; et, dès ce jour, je dois tout mon sang à la libre Angleterre."
 Quand l'homme masqué quitta sa retraite, le cimetière était désert. Mais, à la porte, deux cavaliers tenaient en main un de ces fougueux étalons arabes, qui ne peuvent être montés ni domptés que par un cavalier dans les veines de qui ruisselle le généreux sang des fils du désert. Ce cheval était noir comme la nuit; il avait au front une étoile blanche, signe de royauté. Les deux hommes mirent respectueusement pied à terre, présentèrent l'étalon à l'homme masqué et lui dirent :
 " Roi, tes sujets attendent tes ordres."
 ÉPILOGUE.
 La mer gronde au pied de la falaise. Sur la plage, des ombres mouvantes entourent un immense brasier. Le Fowler, armé en course et immobile sur ses ancrées, découpe sa noire silhouette sur le ciel étoilé et la vague écumante. Dans une heure, il va emporter sous d'autres cieux les fils de Bohême, qui attendent sur la plage le signal du départ.
 Au milieu de cette population aux costumes divers, indiquant des professions différentes, un homme vêtu d'un manteau rouge, coiffé de la toque écossaise, que surmonte une plume de faucon, l'oiseau royal, promène autour de lui un regard tranquille et fier, le regard du chef sous lequel se courbe toute volonté. C'est Amri, le roi des bohémiens. Jean de France et Samson sont placés à ses côtés. Le roi fait un signe, et, à ce signe, le silence s'établit, les enfants cessent leurs jeux, les femmes se taisent, et tous les yeux se portent avidement sur le jeune chef.
 " Frères, dit-il, je vous ai tous convoqués ici, car l'heure du départ approche, et le navire que votre roi, muni de lettres de marque au nom du capitaine Black, va commander, lèvera l'ancre aussitôt que nous serons tous à bord.
 " Frères, poursuit le roi d'une voix vibrante et sonore qui domine les mugissements de la mer, frères le Dieu que nous adorons et qui est le Dieu de tous, a placé chaque être dans sa sphère; il a assigné à chaque homme une demeure et une patrie; il a dit à l'aigle : tu planeras dans l'éther que fendra ton aile puissante, et l'éther sera ton royaume. Il a dit à l'homme : tu bâtiras des cités et tu fonderas des empires ! Mais il a dit au bohémien : tu es le fils du désert, et le vent de la liberté soufflait si fort le jour de ta naissance qu'il renversa les piquets de ta tente et souleva une mer de sables sous laquelle disparurent au loin villes et villages. Je t'ai donné le regard de l'aigle et la vitesse du cheval arabe et le courage indomptable du lion. Pareil à la frégate, cet oiseau des mers qui fait une lieue d'un coup d'aile, je veux que tu sois le pèlerin éternel qui se promène, calme et fier, d'un bout à l'autre de l'univers. Tu seras le fils du ciel, pour qui la terre est trop petite; ta patrie sera le monde, et cette patrie n'aura d'autres bornes que les horizons d'azur que je lui ai donnés. Laisse aux hommes ordinaires le soin de créer des cités et de tracer des frontières, et marche ! Tu t'appelles la force, tu t'appelles la vitesse, tu t'appelles la pensée libre et fécondante, marche donc toujours et sans cesse, et que les fils de Bohême soient les rois no-

neur de son hôtel convertie en chapelle ardente le cadavre du jeune marquis avait été visité par tous les grands personnages du royaume. On avait emmené lady Cecily hors de l'hôtel, dans une ville voisine de Londres, pour l'arracher aux poignantes émotions des funérailles. Un prêtre veillait au chevet du mort; deux hommes se trouvaient près de lui : Lionel, accablé d'un morne désespoir, et le nabab Osmany, délégué du club des *Beaux* qui avait cru devoir rendre ce suprême et dernier honneur à celui de ses membres qui était depuis six mois le lion des trois royaumes.
 Pendant tout la journée, la chapelle ardente avait été visitée par l'aristocratie anglaise; le prince de Galles lui-même était venu en grande pompe, avec les officiers de sa maison, et on l'avait entendu dire en sortant, avec une émotion profonde :
 " Le roi perd un vaillant soldat, la noblesse un digne gentilhomme, et moi je perds un ami !"
 Une larme du prince avait servi de péroraison à cette éloquente et simple oraison funèbre. Derrière le carrosse du prince les portes de l'hôtel d'Asburthor s'étaient refermées. Son Altesse Royale avait été le dernier visiteur amis. L'exposition solennelle était finie, l'heure de la prière silencieuse venait enfin.
 " Monsieur le marquis, dit alors le nabab à Lionel, il faut vous retirer."
 — Abandonner le corps de mon frère ! s'écria le jeune homme, oh ! jamais....
 — Il le faut, dit Osmany; l'usage anglais ne permet pas que les proches parents assistent à cette douloureuse cérémonie."
 Lionel se jeta sur le corps de son frère et le tint longtemps embrassé. Mais Osmany l'arracha à cette étreinte et le conduisit vers la porte.
 " Partez ! " répéta-t-il.
 Lionel sortit étouffant ses sanglots. Osmany revint vers le prêtre et lui fit un signe. Le prêtre s'en alla sans mot dire, et Osmany demeura seul, grave et recueilli, contemplant Roger.
 " J'avais pourtant rêvé pour toi, noble enfant, murmura-t-il, de grandes destinées !...."
 Et comme Osmany prononçait ces mots à voix basse, une porte s'ouvrit et le docteur Bolton entra. Derrière lui marchaient deux hommes qui portaient un cercueil sur leurs épaules; l'un était Samson, l'autre Rhamô, le fossoyeur du cimetière Saint-Gilles.
 Osmany mit un doigt sur ses lèvres, pour recommander à Bolton de parler bas :
 " Tout est-il prêt ? demanda-t-il.
 — Tout, répondit Bolton; les funérailles auront lieu à la tombée de la nuit; le cercueil sera descendu dans le caveau de famille, et les gardiens du cimetière sont tous à nous."
 — Êtes-vous sûr de l'effet de la liqueur que vous avez préparé ?
 — Oui, répondit le docteur; mais il n'y a que moi que puisse l'employer.
 — De telle sorte, dit Osmany, que si vous mourriez ce soir....
 — Le marquis Roger serait bien mort jusqu'à l'heure de la résurrection éternelle dans la vallée de Josaphat."
 Osmany frissonna.
 " Mais soyez tranquille, dit Bolton, je ne mourrai pas d'ici à minuit, et les portes du tombeau fermées sur le marquis Roger d'Asburthor, se rouvriront dans les ténèbres devant Amri, le roi des bohémiens."
 — Allons ! soupira Osmany, faites votre œuvre, en ce cas. Souvenez-vous que vous avez répondu de lui sur votre tête.
 — Oui, dit Bolton.
 Osmany quitta la chapelle ardente. Alors les deux bohémiens s'approchèrent du lit de parade. Le cercueil était en bois de cèdre garni de satin blanc, et un coussin sur lequel était brodé en argent l'écusson des Asburthor, était destiné à recevoir la tête du mort illustre. Les deux bohémiens prirent le corps avec respect; le soulevèrent avec des précautions infinies et le placèrent dans le cercueil que fermaient trois serrures.
 " A présent, dit Bolton aux deux bohémiens, allez-vous-en et ne quittez pas le cimetière, souvenez-vous....
 — Nous nous souviendrons, " répondit le fidèle Samson.

Handwritten signature: P. J. G. G. G.